

Sisterne et moi nous vous avons fiancés.

A ce moment Maximilienne, sortant du château, accourut vers son père et son frère. Elle avait un papier à la main.

—Tu as l'air bien joyeuse, lui dit le marquis.

—Oui, cher père, je suis bien contente, répondit-elle.

—Quelle est la cause d'une si grande joie ?

—Cette lettre, que je viens de recevoir.

—De qui est-elle ?

—De ma bonne amie Emmeline de Valcourt. Tenez, cher père, lisez ; vous verrez qu'Emmeline n'est pas moins joyeuse que moi ; l'une et l'autre nous avons hâte de nous revoir. Elle arrive après-demain, quel bonheur !..... Si Mme de Valcourt avait écouté Emmeline, il y a déjà quinze jours qu'elles seraient à Coulange. Cher père, il faudra gronder Mme de Valcourt.

—Je te le promets.

Le marquis lisait, en souriant.

—Il n'y a rien pour toi dans la lettre, reprit Maximilienne, en s'adressant à son frère ; cela se comprend : depuis quel-que temps tu es si peu aimable avec Emmeline.

—Tu es bien sévère pour moi, répliqua le jeune homme avec tristesse.

—Oui, monsieur, parce que vous le méritez. Vous pensez trop à votre algèbre, vos équations et je ne sais quoi encore. Mais j'espère bien que vous saurez vous faire pardonner. En attendant, continua-t-elle en lui tendant ses joues, embrasse-moi.

—Et moi ? fit le marquis.

—Voici mon baiser du matin. Maintenant je vous quitte pour aller embrasser maman.

Et, légère comme un oiseau, la gracieuse jeune fille partit en courant.

—Tu es bien sombre, dit le marquis à son fils, à quoi penses-tu ?

—Au reproche que m'a fait ma sœur.

—Ce qu'elle t'a dit prouve qu'elle ne soupçonne pas la vérité. J'ai lu la lettre de Mlle de Valcourt ; elle est très affectueuse, cette lettre. Mlle Emmeline ne parle pas de toi, c'est vrai, bien qu'elle sache que tu es ici. Pourquoi se montre-

t-elle aussi réservée ? Veux-tu savoir quelle est mon impression ? Eh bien, pour qui sait lire entre les lignes, il est facile de deviner que la charmante Emmeline ne dit pas tout ce qu'elle voudrait dire. Et le grand nombre de baisers qu'elle envoie à Maximilienne permet de supposer qu'il y en a au moins un pour toi.

Allons, mon fils, quitte cet air triste et sois joyeux comme ta sœur. Va, je ne crois pas me tromper en te disant que tu n'as plus beaucoup à faire pour être aimé.

XI

L'ŒUVRE COMMENCE

Il pouvait être huit heures du soir. Sosthène de Perny et José Basco causaient ensemble dans la maison de la butte Montmartre. Ils étaient préoccupés et paraissaient inquiets.

A chaque instant une contraction nerveuse plissait le front du Portugais. Sosthène était pâle et agité ; il semblait prêter l'oreille aux moindres bruits qui, du dehors, arrivaient jusqu'à eux.

Ils parlaient de choses insignifiantes, comme s'ils eussent redouté d'aborder le grave sujet qui occupait leur pensée. Cependant, après un moment de silence, Sosthène dit brusquement :

—José, je commence à craindre que vous n'ayez eu une mauvaise idée.

Une lueur sombre passa dans le regard du Portugais et les rides de son front se creusèrent davantage.

—S'il ne réussit pas, répondit-il de sa voix cuivrée, mon idée est mauvaise ; s'il réussit, elle est, au contraire, excellente.

—N'importe, nous jouons là un jeu terrible.

—Il faut être hardi quand on veut gagner beaucoup.

—Soit, mais tout peut être compromis.

—Mon cher, qui ne risque rien n'a rien.

—Enfin, José, je suis inquiet.

—Je veux bien vous avouer que, de mon côté, je ne suis pas absolument tranquille. Après tout nous ne savons rien, attendons.